

LE JOURNAL DES SCAVANS.

DU LUNDY 13. NOVEMBRE M. DCCXIX.

*A LETTER TO THE LEARNED Dr. WOODWARD;
by Dr. Byfield. The second Edition. London, printed for Ja-
mes Bettenham, at the Crown in Pater-noster-Row. 1719.
C'est-à-dire : Lettre écrite au Docteur Woodward, par le Doc-
teur Byfield. Seconde Edition. A Londres, de l'Imprimerie
de Jacques Bettenham, à l'Enseigne de la Couronne, dans
le Pater-noster-Row. 1719. in 8°. pp. 51.*

Monsieur Woodward, Professeur en Medecine au Col-
lege de Gresham, s'est fait connoître entre autres Ou-
vrages, par son *Histoire naturelle de la Terre*, écrite en Anglois,
&

& traduite en Latin par M. *Jean-Jacques Scheuchzer*, qui la fit imprimer à Zurich en 1704. sous le titre de *Geographia Physica*. L'Auteur en 1714. publia des éclaircissémens sur ce premier Ouvrage, avec des réponses aux objections de ceux qui avoient attaqué son nouveau systême ; & cela parut à Londres, sous le titre de *Naturalis historia Telluris illustrata & aucta*. Nous en avons rendu compte dans le II. Journal de 1715. On voit, par la Lettre dont il est icy question, que M. Woodward a mis au jour depuis peu de tems, un autre Livre écrit en Anglois, dans lequel il propose une hypothèse singulière sur la Bile, qu'il regarde non seulement comme la principale cause d'où dépend l'accomplissement régulier de toutes les fonctions de l'animal, dans l'éat de santé ; mais encore comme la source de presque toutes les maladies. Ce traité de M. Woodward n'étant point tombé entre nos mains, nous n'en pouvons parler que d'après ce qu'en dit l'Auteur de la Lettre, qui donne un précis de ce nouveau systême, dont voicy la substance.

»M. Woodward établit dans le fond de l'estomac le siege « de la bile, qui (selon lui) contient des sels de différente « nature, c'est à dire, sucrez, salez, armoniacs, amers, acides. Ces sels bien conditionnez, & en proportion convenable, sont la cause de la digestion des alimens, des sécrétions, de la nutrition, de la santé & de la vie : réduits en écume, ils font le mouvement des muscles, la systole, & la diastole du cœur, la circulation du sang : par leur effervescence, ils excitent la chaleur qui se répand par tout le corps de l'animal : par l'élaboration du chyle auquel ils travaillent, ils font les différentes compléxions : par l'obstacle qu'ils trouvent au pylôre qui leur barre le passage, ils disposent au sommeil, ou jettent dans la crainte : par leur douce fermentation, ils causent des sensations agréables : par leur surabondance, ils contribuent à la vivacité & à la finesse des perceptions, comme on le voit dans ces filles, qui par un appétit dépravé mangent de la craye & du plâtre : en soulevant l'estomac & comprimant l'aorte, ils produisent le mouvement du cerveau, les divers phénomènes des passions, ils excitent les

„ sentimens , & font naître les pensées : en gonflant ou en re-
 „ lâchant ce même estomac, ils font les indigestions, les ardeurs
 „ & les déchiremens du ventricule, les tranchées, les affections
 „ hypochondriaques & hystériques, celles du dos, de la poi-
 „ trine, des lombes, du cœur, du côû, de la face, des yeux,
 „ des oreilles, & du cerveau ; toutes les passions excessives, les
 „ ris, les pleurs, la mélancolie, le chagrin, l'ennuy, l'inquié-
 „ tude, les soupçons, les sensations dépravées, les pensées ex-
 „ travagantes, les visions & les chimères, les délires, les
 „ phrénésies, les folies, le hoquet, les suffocations, les rors,
 „ les diarrhées, les envies de femmes grosses, les songes, les
 „ tressaillemens, le cochemare ; les fièvres, la paralysie, le
 „ scorbut, la goutte ; les tumeurs œdemateuses, chancreuses,
 „ écroûelleuses, les bubons, &c. les clous, les dartres, les ga-
 „ les & autres maladies de la peau ; les apostumes, les hemor-
 „ rhagies, les engelures, les panaris, &c. les bosses tant de la
 „ poitrine que du dos : ces mêmes sels de la bile en se mêlant
 „ dans le sang avec le café, le thé, le chocolate, la limona-
 „ de, & le *punche*, causent la gourmandise & la crapule, l'igno-
 „ rance, la stupidité, la bêtise, les passions, l'esprit de faction,
 „ le vice, l'irréligion, l'athéisme, l'arrogance, la pauvreté ;
 „ font des Médecins, des Chirugiens, des Apoticaire, &c. En-
 „ fin, ces sels bilieux dégénèrent, confondus, mêlangez avec
 „ un phlegme ou une pituite épaisse, crasse, pourrie, visqueu-
 „ se, doucâtre, amère, salée, acerbe, âpre, viciée, peccan-
 „ te, nuisible, morbifique, dépravée, surabondante, &c. par
 „ leurs conflits, leurs combats, leurs contrastes, leurs fracas,
 „ leurs tumultes, leurs fumées, leurs vapeurs, leurs flatuositez,
 „ leurs exhalaisons, leur acrimonie, embarrassent & bou-
 „ chent les veines lactées, (au nombre desquelles la durée
 „ de la vie est ordinairement proportionnée) & par là devien-
 „ nent le grand instrument de la mort, & qui plus est, la cau-
 „ se principale de toutes sortes de petites veroles. «

Il est facile sur ce simple exposé, d'appercevoir que l'Au-
 teur de la Lettre a pris à tâche de rassembler les diverses ex-
 pressions répandues dans tout le traité de M. Woodward, qui
 remplit au moins 336. pages ; & d'en composer les tirades qu'on

vient de lire, & dont le tissu paroît fait exprès, pour tourner en ridicule l'Ouvrage de ce Médecin. Cependant M. Byfielde, Auteur de cette Lettre, se félicite d'abord de la conformité, qui se trouve entre luy & le Professeur de Gresham, non seulement dans les opinions, sur tout au sujet de la bile, mais encore dans le style & le tour des expressions, qui s'éloigne tellement de l'usage vulgaire, que le Livre de M. Woodward, quoique écrit en Anglois, est aussi peu intelligible pour les gens du commun (dir M. Byfielde) que s'il étoit écrit en Langue étrangère. Ces deux Auteurs ont encore d'autres ressemblances. Si M. Woodward attribue la cause de presque toutes les maladies à la bile, M. Byfielde prétend les guérir presque toutes par un *sel volatile huileux* de sa façon, & dont il a déjà publié les miracles, dans un petit essay concernant cette *Quintessence de la santé*, ou *cet elixir de vie*, comme il l'appelle. Si le premier n'a eu principalement en vûe, que de remédier par son nouveau système aux maladies de ses compatriotes; le second déclare qu'il n'a eu égard non plus qu'à leur constitution particulière, dans la composition de son sel volatile, & qu'il l'a *calculé précisément pour le meridiem du sang Anglois*. Ainsi, (ajoute-t-il, s'adressant à M. Woodward) ne soyez pas surpris que mon sel n'opere presque rien sur le corps d'un Hollandois. Car l'excès du boire & du manger lui pousse le fonds de l'estomac si bas, & si loin du pylore, que la bile trouve dans cette espece de sac, une retraite assurée contre les attaques de mon sel trop volatile pour percer un cloaque de cette profondeur. Aussi suis-je persuadé (ajoute-t-il) que les huiles pour faire vomir, que vous proposez comme un remède souverain dans toutes les maladies des Anglois, ne feroient nul effet dans l'estomac d'un Flamand.

M. Byfield continuant à donner des loüanges ironiques à son Confrere, le met au-dessus d'Hippocrate même, pour la sagacité. Celui cy s'étoit contenté de regarder la bile comme un agent de quelque efficace, dans les fonctions purement naturelles: mais M. Woodward va bien plus loin: il trouve dans cette humeur la source & l'origine des pensées. Plus la bile abonde, plus l'on est ingénieux (selon luy.) De-là vient, que

les pigeons & les oyes, qui sont presque dénués de bile, marquent si peu d'esprit; & c'est, comme le font voir les dissections, la raison pourquoy tant d'hommes paroissent être de la race des oisons. Je ne m'étonne pas après cela (poursuit le Docteur Byfielde) pourquoy un Gentil homme de ma connoissance, & de beaucoup d'esprit, étant tombé dans un cours de ventre assez violent, me parut si affoibli non-seulement de corps, mais aussi par rapport à la vivacité des conceptions, qu'il n'étoit presque plus reconnoissable. Ce n'étoit pas l'épuisement des esprits, qui l'avoit jetté dans cet état; c'étoit uniquement la grande quantité de bile qu'il avoit perduë en allant fréquemment à la selle; puisque c'est la bile qui donne de l'esprit.

N'est-ce pas encore une merveilleuse découverte (dit l'Auteur, en s'adressant à M. Woodward) & bien importante pour la Médecine, que celle de la seule & véritable cause du sommeil, laquelle (selon vous) dépend de la contraction du pyllore, qui se ferme exactement. Car par ce moyen la bile contenue dans le ventricule, comme dans son réservoir naturel, (celle du foye devant être comptée presque pour rien) cette bile donc ne trouvant point de passage pour gagner le cerveau, & y entretenir l'exercice des fonctions animales, c'est-à-dire, les pensées & les sensations; il faut de nécessité que ces fonctions soient interrompuës, & que le sommeil leur succède. C'est (continue l'Auteur) une chose bien singulière, & que personne jusqu'icy n'avoit observée, que pendant le tems de la veille, tous les *sphincters* soient fermés, excepté celui du pyllore; & qu'au contraire, dans la peur, où les autres sphincters sont si sujets à se relâcher, comme l'expérience ne le fait que trop sentir, le seul sphincter du pyllore soit alors (selon vous) très exactement clos, pour empêcher la communication de la bile, qui remedieroit à la frayeur.

C'est encore (ajoute M. Byfielde) une découverte des plus heureuses, que la vôtre, sur la maniere de déterminer la longueur de la vie des hommes; & jamais les *Prédestinatiens* n'ont rencontré si juste de la moitié Vous prétendez avoir démontré que la durée de la vie dépend uniquement du nombre des vei-

nes lactées. Il est étrange que nos Anatomistes aient négligé un phénomène de cette conséquence, dans l'œconomie animale. Sur ce pied-là, *Mathusalé* devoit avoir le plus large mesentere qu'ait jamais porté homme vivant, & par conséquent la plus grande quantité de veines lactées. Par la raison des contraires, les Pygmées, qui (selon Pline) sont déjà vieux à huit ans, & n'en passent presque jamais dix, doivent avoir grande disette de ces mêmes vaisseaux. Mais (continuë l'Auteur) je ne scaurois être de votre avis sur le chapitre des esprits animaux, dont vous niez l'existence; je la soutiendrai de tout mon pouvoir, *dum spiritus hos reget artus.*

En recompense (dit-il) je souscris volontiers à votre sentiment, sur l'usage des remèdes *altérans*, tels que le quinquina, l'acier, l'opium, le lait d'ânesse, &c. dont vous paroissez faire peu de cas. Pour moi (ajoute-t-il) je n'estime en ce genre, que mon *sel volatile huileux*. L'Auteur parcourt après cela les mauvais effets que son Confrere attribue à ces divers médicamens, & quant à l'opium en particulier, il feint de tomber d'accord avec M. Woodward, que l'huile prise interieurement est bien plus efficace, que ce somnifere, pour calmer les douleurs, & pour procurer le sommeil. En tout cas (poursuit-il) si l'huile n'opere pas assez vite, on en sera quitte pour obliger le *pylore* à se fermer exactement; & pour y réussir, on se servira (à votre exemple) d'une plume de paon, assez longue, pour y atteindre, & qui le chatoüillant doucement le détermine à se resserrer, jusqu'au point de jeter le patient dans un profond sommeil.

M. Woodward regarde la petite vérole comme une maladie nouvelle, qui doit son origine à l'intemperance des derniers siècles, où l'on a vû (dit-il) se multiplier prodigieusement les *Pâtissiers*, qui étoient anciennement en fort petit nombre. Cette observation suffit (dit M. Byfield) pour démentir plusieurs Savans, très versez dans l'Histoire Arabe, qui ont assuré, que la plûpart des Califes, successeurs immédiats de Mahomet, étoient marquez de la petite vérole; ce qui n'est pas vraisemblable (continuë l'Auteur) puisque cette maladie (selon M. Woodward) est le fruit de la seule gourmandise, & que les Ara-

bes d'alors vivoient (comme on fait) dans une exacte tempérance.

La maniere, non seulement de guérir, mais de prévenir & de différer la petite vérole par l'usage des vomitifs, donnez à propos, est encore une découverte du Professeur de Gresham, laquelle on ne sauroit trop louer. Par cette méthode (observe plaisamment M. Byfielde) les Médecins pourront dorénavant *ajourner* cette maladie, comme on ajourne les Parlemens, pour des semaines, des mois, & même des années. Si la petite vérole s'avise de vouloir attaquer un homme agité de quelque passion violente (ce qui est une situation fort dangereuse) ou dans une saison peu favorable ; par le secours des seuls vomitifs, on renverra la maladie à un tems plus commode. A l'égard des purgatifs, M. Woodward les croit peu convenables en pareil cas, à moins qu'on ne voulût employer quelques-uns des plus violens, tels que l'*Elaterium*. Quelque tenté que fût M. Byfielde de purger dans cette maladie, suivant l'usage des Médecins, fondé sur onze raisons spécieuses qu'allegue l'Auteur, il aime mieux s'en tenir à la décision de M. Woodward, & faire jouter les émétiques, les huiles, & la plume de paon, quoiqu'il se persuade que la plume d'une oye feroit presque équivalente.

Il finit en congratulant, son Confrere d'avoir réduit la Médecine en raccourci ; puisqu'on ne reconnoîtra plus qu'une cause générale de toutes les maladies, c'est-à-dire la bile. Les Apoticaire déformais ne meubleront leurs boutiques & leurs magasins, que de vomitifs & de plumes, & les Huiliers fourniront l'huile ; car c'est à quoy se réduiront tous les médicamens. Les Chirurgiens deviendront inutiles, si ce n'est pour les fractures & les luxations ; mais en ce cas, les Renoteurs seront plus que suffisans : car pour ce qui est de la gangrène, M. Woodward n'y employe que les vomitifs & les astringens. Enfin, l'on peut dire (continuë M. Byfielde, en apostrophant M. Woodward) que nous avons l'un & l'autre signalé notre siècle & notre país, vous par votre *sel bilieux*, moy par mon *sel huileux* ; & que si mon spécifique m'a valu le titre de *Docteur volatile*, vous méritez par votre Méthode de traiter les ma-

ladies, celui de *Docteur émétique*. L'Auteur, à la fin de sa Lettre, s'adressant encore à M. Woodward; je vous prie (lui dit-il) de vouloir bien dans la nouvelle édition de votre Livre, recommander l'usage de mon *sel*, comme d'un bon *alterant*, & de mon côté, je vous promets de faire de mon mieux, pour mettre la *bile* en crédit. C'est justement la convention des Médecins de Molière; *Qu'il me passe mon émétique, & je luy passerai sa saignée.*